

Serge Proulx

Professeur titulaire. École des médias. Université du Québec à Montréal.
Professeur associé. Télécom ParisTech.

Une lecture de l'oeuvre de Michel de Certeau: l'invention du quotidien, paradigme de l'activité des usagers

S. Proulx (1994)

125

Attention, il s'agit d'un document de travail. Veuillez citer et vous référer à la version définitive :

S. Proulx (1994) *Une lecture de l'oeuvre de Michel de Certeau: l'invention du quotidien, paradigme de l'activité des usagers*
Communication, vol. 15, no. 2, Université Laval, éditions St-Martin,
Montréal, p. 171-197.

Ce texte a été mis en ligne afin que les usagers du site Internet puissent avoir accès aux travaux de Serge Proulx. Les droits d'auteur des documents du site Internet [sergeproulx.info](http://www.sergeproulx.info) demeurent aux auteurs des textes et/ou aux détenteurs des droits. Les usagers peuvent télécharger et/ou imprimer une copie de n'importe quel texte présent sur [sergeproulx.info](http://www.sergeproulx.info) pour leur étude personnelle et non-marchande. Vous ne pouvez en aucun cas distribuer ce document ou l'utiliser à des fins lucratives. Vous êtes cependant invités à diriger les visiteurs vers [sergeproulx.info](http://www.sergeproulx.info) pour qu'ils accèdent aux textes.

Document téléchargé depuis <http://www.sergeproulx.info>

COMMUNICATION

INFORMATION
MÉDIAS
THÉORIES
PRATIQUES

VOL. 15 N°2
AUTOMNE 94

Trajet : travelling ? Ou publicité et lieux publics
Olivier Chantraine

Le corps médical oriente le discours public sur le sida : les cas du Canada et du Sénégal
Bernard Dagenais

Les transformations rapides et contradictoires des médias roumains, pendant la période de transition

Ioan Dragan et Jean-Paul Lafrance

La notion de problématique en sciences sociales
André Gosselin

Communication publique et syndicats
Louise Pettigrew

Une lecture de l'œuvre de Michel de Certeau : L'invention du quotidien, paradigme de l'activité des usagers
Serge Proulx

Médias acadiens : fondements et limites d'une pratique journalistique militante
Thierry Watine

RECHERCHE

Recherches récentes à propos de la Nouvelle Vague française
Yves Laberge

LECTURE

ISSN 0382-7798



9 770382 779009

ÉDITIONS
SAINT-MARTIN

VOL. 15 N°2 AUTOMNE 94

VOL. 15 N°2

COMMUNICATION
INFORMATION

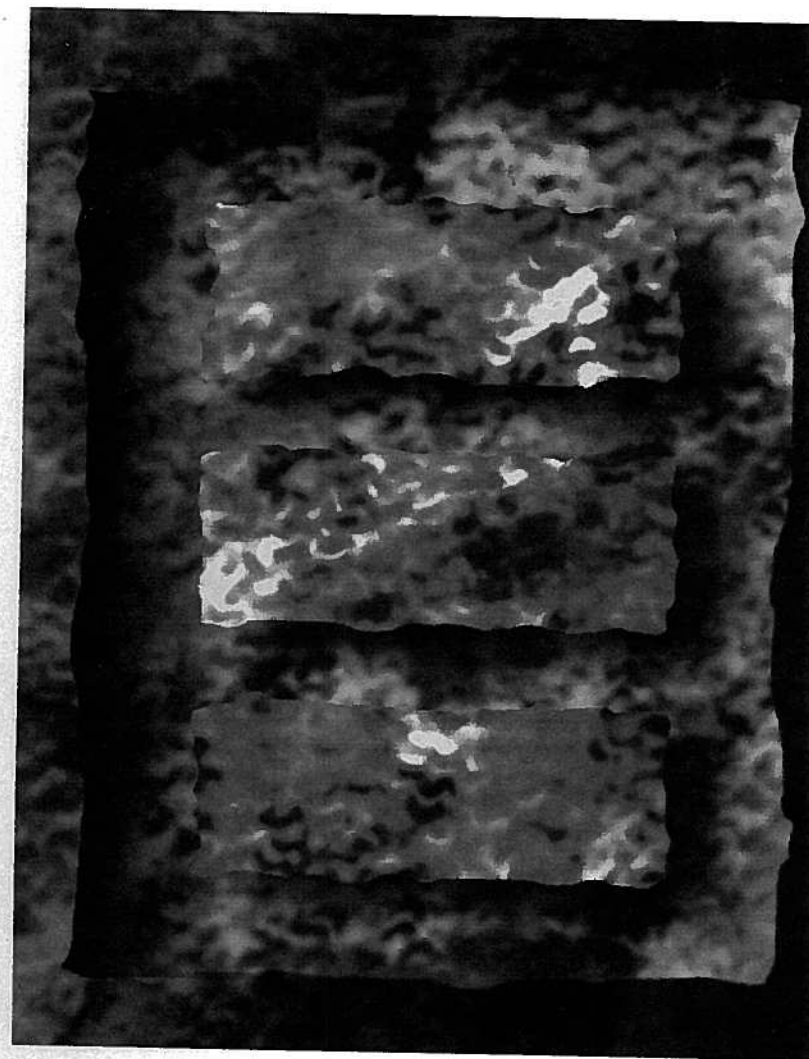
ÉDITIONS
SAINT-MARTIN

COMMUNICATIO

P
87
C657
1994
FLSH

VOL. 15

INFORMATION N° 2
MÉDIAS
THÉORIES
PRATIQUES



RÉSUMÉ

À partir d'une lecture de l'ouvrage de Michel de Certeau intitulé *L'invention au quotidien: Arts de faire*, l'auteur discute de la pertinence des thèses de ce penseur pour l'étude des médias et, en particulier, pour le développement d'approches renouvelées concernant les phénomènes liés à la réception médiatique. Après une présentation de la problématique de l'auteur – orientée vers la créativité des pratiques quotidiennes – et de son cadre théorique (aux références linguistique, polémologique et sociologique), il traite plus spécifiquement des possibilités et des limites de cette pensée pour approcher les médias. Ainsi, les exemples de la piraterie télématique et du zapping montrent combien le pouvoir de résistance culturelle des individus est limité et doit être décrit dans le contexte d'un espace communicationnel imposé par les responsables de l'offre technologique.

ABSTRACT

On the basis of a reading of Michel de Certeau's *L'invention du quotidien: Arts de faire*, the author discusses the pertinence of Certeau's theses to the study of media, and particularly to the development of new approaches to the study of media reception. A summary of de Certeau's problematic and theoretical framework (a combination of linguistics, study of war, and sociology) regarding the invention of everyday practices is followed by a discussion of the limitations of this approach with respect to media. Specifically, the phenomena of media piracy and zapping well illustrate how the capacity for individual cultural resistance is limited and must be understood within the context of a mediascape determined by those controlling media industries.

RESUMEN

A partir de la lectura de la obra de Michel de Certeau, *L'invention au quotidien: Arts de faire*, el autor de este artículo se interroga sobre la pertinencia de las tesis de este pensador para el estudio de los medios de comunicación y, en particular, para el desarrollo de enfoques renovados en lo que concierne a los fenómenos vinculados a la recepción mediatizada. Después de una presentación de la problemática del escritor -orientada hacia la creatividad de las prácticas cotidianas- y de su marco teórico (con referencias lingüísticas, polemológicas y sociológicas), el autor del artículo, trata más específicamente sobre las posibilidades y límites de este pensamiento para acercarse a los medios de comunicación. De esta manera, los ejemplos de la piratería telemática y del zapping, muestran lo mucho que, el poder de resistencia cultural de los individuos, es limitado y debe ser descrito en el contexto de un espacio de comunicación impuesto por los responsables del ofrecimiento tecnológico.

Une lecture de l'œuvre de Michel de Certeau : *L'invention du quotidien*, paradigme de l'activité des usagers

Serge Proulx*

L'œuvre de Michel de Certeau, penseur français décédé en 1986, aura laissé des traces importantes dans de nombreux domaines, qu'il s'agisse de l'histoire religieuse de l'Europe moderne, de la théologie, de l'épistémologie des savoirs historiques ou de la sociologie des pratiques culturelles. À partir d'une lecture attentive de son ouvrage intitulé *L'invention du quotidien: Arts de faire* (1980), notre intention est ici de discuter de la pertinence des thèses de ce penseur pour l'étude des médias et en particulier, pour le développement d'approches renouvelées concernant les phénomènes liés à la réception médiatique. Après une présentation de la problématique et du cadre théorique de l'auteur, nous traiterons plus spécifiquement des possibilités et des limites de cette pensée pour approcher les médias. Choissant de travailler à partir d'un seul ouvrage, nous sommes conscient du caractère éminemment fragmentaire de notre perspective: l'ensemble de l'œuvre de Certeau – d'une étonnante ampleur – pourrait être abordée par le biais de nombreuses autres entrées pertinentes (Giard, 1987; de Certeau, 1968, 1975, 1974, 1980, 1983, 1987a, 1987b). Cette œuvre mène vers de multiples pistes pour un renouvellement des approches en sciences sociales, notamment en ce qui concerne la compréhension critique des divers modes de fonctionnement de la rationalité occidentale.

Le programme de travail sur les pratiques culturelles des gens ordinaires entrepris par Michel de Certeau émerge, au début des années 70, dans le contexte de l'après-mai 1968 en France. Nous sommes alors dans un climat intellectuel où les travaux sociologiques approfondis sur la culture « ordinaire » (par opposition à la culture « institutionnelle ») semblent pratiquement absents. Il faut se tourner

* L'auteur est professeur au Département des communications, à l'Université du Québec à Montréal.

vers un penseur comme Henri Lefebvre pour retrouver une philosophie qui fasse une place importante à la critique de la vie quotidienne (1958, 1961, 1981). Jésuite et théologien, Certeau est à la fois historien de la « fable mystique » et de l'« acte de croire » au sein des courants religieux des 16^e et 17^e siècles, critique lucide et exigeant des institutions culturelles contemporaines, épistémologue des savoirs historiques. Fasciné par la figure historique de la fable qui s'élabore au moment même où naît la scientificité moderne à partir de la fin du 16^e siècle, il puise en même temps à la sémiotique (Greimas) et à la psychanalyse – il appartiendra à l'École freudienne de Lacan de 1964 à 1980 – pour tenter de saisir dans l'histoire religieuse de l'Europe moderne les rapports que ce type de récit entretient avec l'ordre de la vérité.

Prônant le recours à des approches interdisciplinaires en sciences sociales et humaines, Michel de Certeau fait figure de penseur périphérique, éclectique et anticonformiste dans un contexte où l'idéologie structuralo-marxiste a pris, dans l'intelligentsia parisienne de l'époque, la place tenue jadis par les croyances religieuses. Il enseignera l'histoire et l'anthropologie à Vincennes (de 1968 à 1971) et à Jussieu (de 1971 à 1978), de même qu'à l'université de Genève (1977-1978) et à l'université de Californie à San Diego (1978-1984). De juillet 1984 jusqu'au 9 janvier 1986 – jour de sa mort – il occupera une chaire d'« anthropologie historique des croyances » à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS, Paris).

LES PRATIQUES QUOTIDIENNES, SOURCE D'INVENTION ET ESPACE DE MICROLIBERTÉS

La problématique sociologique de Certeau retenant ici notre attention porte plus spécifiquement sur l'invention et la créativité quotidiennes à travers les opérations des usagers. On pourrait situer le point de départ de son questionnement sur la vie quotidienne contemporaine avec son analyse à vif des événements de mai 1968 (publiée de mai à septembre 1968 dans une série d'articles de la revue *Études*). Avec ces événements, l'unidimensionnalité et la centralité du pouvoir imposé par les institutions sont radicalement pris à parti. Une problématique de la résistance culturelle et politique émerge et trace les nouveaux contours flous d'un espace d'imagination, d'invention, de gestes possibles d'émancipation dans les pratiques quotidiennes :

Mai 1968 laisse Certeau intrigué, « atteint », « altéré » selon ses propres termes. [...] Dorénavant, il lui faut, dit-il, « revenir à cette "chose" qui est survenue et comprendre ce que l'imprévisible nous a appris de nous-mêmes, c'est-à-dire ce que, depuis, nous sommes devenus ». [...] Il réfléchit aux problèmes de l'école, des universités, des minorités linguistiques, à ce qui constitue la culture dans une société. (Giard, 1990 : 5-6)

Selon Luce Giard, proche collaboratrice et héritière intellectuelle de Michel de Certeau, la question primordiale de ce dernier se formule à travers sa problématique de la créativité culturelle des gens ordinaires : ce qu'il appelle les opérations des pratiquants. En s'interrogeant sur la production quotidienne de la culture, il cherche à saisir les mécanismes par lesquels les individus se créent de manière autonome en tant que sujets s'exprimant dans le processus même de la consommation et dans leurs pratiques de vie quotidienne. Luce Giard (1990 : 6-7) reconstruit ici chez Certeau :

[...] la première forme du retournement de perspective qui fonde l'invention du quotidien, en déplaçant l'attention de la consommation supposée passive des produits reçus à la création anonyme, née de la pratique de l'écart dans l'usage de ces produits.

[...] il faut s'intéresser non aux produits culturels offerts sur le marché des biens, mais aux opérations qui en font usage ; il faut s'occuper des « manières différentes de marquer socialement l'écart opéré dans un donné par une pratique ».

À la passivité supposée des consommateurs, [Certeau] a substitué la conviction [argumentée] qu'il y a une créativité des gens ordinaires. Une créativité cachée dans un enchevêtrement de ruses silencieuses et subtiles, efficaces, par lesquelles chacun s'invente une « manière propre » de cheminer à travers la forêt des produits imposés. (de Certeau, 1980 : page de garde)

Tout en se gardant bien de faire régresser la problématique sociopolitique de la production de la culture vers une problématique « psychologisante » liée exclusivement aux parcours individuels des personnes – ce qui équivaldrait à un retour vers un atomisme social – Certeau s'interroge et cherche à re-problématiser autrement les opérations des usagers qui sont supposés être vouées à la passivité et à la discipline. Considérant chaque individualité comme un « lieu où joue une pluralité incohérente (et souvent contradictoire) de ses déterminations relationnelles » (de Certeau, 1990 : 36) et cherchant à faire appa-

raître la logique opératoire mise en œuvre dans les pratiques quotidiennes, logique trop souvent occultée par la rationalité occidentale dominante, Certeau fixe pour objectif à son programme de recherche :

[...] d'explicitier les combinatoires d'opérations qui composent... une « culture » et d'exhumer les modèles d'action caractéristiques des usagers dont on cache, sous le nom pudique de consommateurs, le statut de dominés (ce qui ne veut pas dire passifs ou dociles). Le quotidien s'invente avec mille manières de braconner. (1990 : 36)

Dans l'espace technocratiquement bâti, écrit et fonctionnalisé où ils circulent, [les] trajectoires [des consommateurs] forment des phrases imprévisibles, des « traverses » en partie illisibles. [...] elles tracent les ruses d'intérêts autres et de désirs qui ne sont ni déterminés ni captés par les systèmes où elles se développent. (1990 : 45)

D'un point de vue d'une analyse des médias, Certeau nous invite implicitement à faire fi des études s'accommodant d'un unique travail de déconstruction des contenus des messages culturels offerts – comme si ces messages n'étaient pas transformés à travers l'acte même de leur « consommation ». L'étude de ces contenus n'apparaît pertinente que si elle les aborde à travers les « marques » laissées par les pratiques des consommateurs culturels. Une étude sémiotique du texte des médias n'a de sens que si sont prises en compte simultanément les transformations induites par les pratiques de production de même que par les pratiques de réception de ce texte (Silverstone, 1989). À propos de l'exemple de la réception de la télévision – corpus de pratiques culturelles qu'il n'a jamais traité systématiquement à notre connaissance – il écrit :

[...] l'analyse des images diffusées par la télévision (des représentations) et des temps passés en stationnement devant le poste (un comportement) doit être complétée par l'étude de ce que le consommateur culturel « fabrique » pendant ces heures et avec ces images. (1990 : 37)

Reconnaissant que cet acte de « fabrication » est une poïétique, une source de création et d'invention, Certeau définit la consommation comme un autre type de production – rusée, dispersée, silencieuse, quasi invisible – qui s'oppose ou négocie avec les messages de l'institution centralisée, rationalisée et spectaculaire de la production domi-

nante des industries culturelles. Le champ d'objets de recherche privilégié par Certeau l'amène à insister sur :

[...] « la culture commune et quotidienne en tant qu'elle est appropriation (ou réappropriation) », sur la consommation ou réception considérée comme « une manière de pratiquer », enfin sur la nécessité d'« élaborer des modèles d'analyse qui correspondent à ces trajectoires (ou séries d'opérations articulées les unes sur les autres dans le temps) ». Sont donc définis un champ d'objets, une ligne d'interrogation, une tâche théorique. Il s'agit, dit le texte, d'esquisser une théorie des pratiques quotidiennes pour sortir de leur rumeur les « manières de faire » qui, majoritaires dans la vie sociale, ne figurent souvent qu'à titre de « résistances » ou d'inerties par rapport au développement de la production socioculturelle. (Giard, 1990 : 11)

Certeau identifie ce qu'il nomme les « arts de faire » aux manières non stéréotypées de faire usage des produits culturels. Quoique socialement invisible, il s'agit bien d'un savoir, même s'il est jugé « illisible » et est ainsi disqualifié la plupart du temps par le discours scientifique habitué à construire ses théories à partir de ce que les observateurs peuvent voir. Cet art opératoire consiste pour les usagers à agir autrement que de la façon attendue par les producteurs d'objets de consommation, ce qui permet aux usagers de garder un équilibre, de se transformer et d'inventer en permanence dans un environnement composé d'une multitude d'éléments hétérogènes.

UN CADRE THÉORIQUE AUX RÉFÉRENCES LINGUISTIQUE, POLÉMOLOGIQUE ET SOCIOLOGIQUE : TROIS POSTULATS

D'emblée, Certeau pose trois postulats qui vont l'aider à tracer les lignes directrices de son cadre d'analyse.

Il y a un écart entre la représentation offerte par la production dominante et celle que s'approprie effectivement son utilisateur : la visée de recherche de Certeau sera précisément de tenter de saisir cet écart. Pour fonder théoriquement ce projet, l'auteur propose d'utiliser la distinction de la linguistique entre « performance » et « compétence » comme modèle théorique applicable à l'analyse des pratiques quotidiennes non discursives (1990 : 36-43) :

En linguistique, la « performance » n'est pas la « compétence » ; l'acte de parler (et toutes les tactiques énonciatives

qu'il implique) n'est pas réductible à la connaissance de la langue. À se placer dans la perspective de l'énonciation, propos de cette étude, on privilégie l'acte de parler : il opère dans le champ d'un système linguistique ; il met en jeu une appropriation, ou une réappropriation, de la langue par des locuteurs ; il instaure un présent relatif à un moment et à un lieu ; il pose un contrat avec l'autre (l'interlocuteur) dans un réseau de places et de relations. Ces quatre caractéristiques de l'acte énonciatif pourront se retrouver en bien d'autres pratiques (marcher, cuisiner, etc.). (1990 : 38-39)

Ces éléments (réaliser, s'approprier, s'inscrire dans des relations, se situer dans le temps) font de l'énonciation, et secondairement de l'usage, un nœud de circonstances, une nodosité indétachable du « contexte » dont abstraitement on la distingue. Indissociable de l'instant présent, de circonstances particulières et d'un faire (produire de la langue et modifier la dynamique d'une relation), l'acte de dire est un usage de la langue et une opération sur elle. On peut tenter d'en appliquer le modèle sur beaucoup d'opérations non linguistiques, en prenant pour hypothèse que tous ces usages relèvent de la consommation. (1990 : 56)

Ces opérations s'inscrivent dans des réseaux de rapports de force :

Dès lors, d'une référence linguistique il faut passer à une référence polémologique. Il s'agit de combats ou de jeux entre le fort et le faible, et des « actions » qui restent possibles au faible. (1990 : 56-57)

[Cette visée théorique] suppose qu'à la manière des Indiens, les usagers « bricolent » avec et dans l'économie culturelle dominante les innombrables et infinitésimales métamorphoses de sa loi en celle de leurs intérêts et de leurs règles propres. (1990 : 39)

À la manière de Michel Foucault qui substitue à l'analyse des appareils du pouvoir institutionnel, un examen minutieux des dispositifs, c'est-à-dire les procédures techniques minuscules qui organisent les discours et qui ont contribué à redistribuer l'espace d'une « surveillance » généralisée (nouvelle visibilité, nouveau quadrillage), Certeau choisit lui aussi de s'intéresser aux procédures minuscules et quotidiennes à l'œuvre dans l'anonymat des masses. Mais une différence majeure contraste les deux démarches : alors que Foucault privilégie à travers ces pratiques minuscules, la production de la discipline et

l'intériorisation de l'ordre, Certeau cherche au contraire à identifier les procédures minuscules et quotidiennes qui ne se conforment aux mécanismes de la discipline *que pour les tourner* : « quelles « manières de faire » forment la contrepartie, du côté des consommateurs (ou « dominés » ?), des procédés muets qui organisent la mise en ordre sociopolitique ? » (1990 : 40).

Certeau suppose enfin que ces opérations multiformes et fragmentaires « insinuées et cachées dans les appareils dont elles sont les modes d'emploi... obéissent à des règles. Autrement dit, il doit y avoir une logique de ces pratiques » (1990 : 40). Pour tenter de saisir le fonctionnement de cette logique, Certeau examine ces pratiques quotidiennes sous de multiples angles. Il s'agit d'une « recherche complexe parce que ces pratiques tour à tour exacerbent et déroutent nos logiques » (1990 : 42). Il constate ainsi que ces pratiques quotidiennes possèdent simultanément une dimension esthétique (un « style »), un aspect économique (il y a échange mais en dehors des lois du marché), une composante éthique (une résistance, une ténacité en même temps qu'une lucidité) et finalement, une dimension polémologique (cette pratique de résistance se situe dans un rapport de forces et tente de faire « un bon usage de la circonstance ») (1983a : 85-86).

L'USAGE OU LA CONSOMMATION COMME PRODUCTION

Aujourd'hui, il n'est plus cohérent de distinguer les activités humaines d'après le lieu où elles se produisent (travail, loisirs). Des différences d'un autre type s'imposent, qui renvoient aux modalités de l'action et qui traversent les frontières séparant le travail du loisir. Elles concernent les manières de faire, de marcher, de lire, de produire, de parler, etc. (1990 : 51). Ces opérations :

[...] correspondent à un art très ancien de « faire avec ». Je leur donne le nom d'usages [...]. Dans ces « usages », il s'agit précisément de reconnaître des « actions » (au sens militaire du mot) qui ont leur formalité et leur inventivité propres et qui organisent en sourdine le travail fourmilier de la consommation. (*idem* : 52)

Les 500 000 acheteurs d'*Information-santé*, les usagers du supermarché, les pratiquants de l'espace urbain, les consommateurs des récits et légendes journalistiques, que fabriquent-ils avec ce qu'ils « absorbent », reçoivent et paient ? Qu'est-ce qu'ils en font ? (*idem* : 53)

[...] le consommateur ne saurait être identifié ou qualifié d'après les produits journalistiques ou commerciaux qu'il assimile: entre lui (qui s'en sert) et ces produits (indices de « l'ordre » qui lui est imposé), il y a un écart plus ou moins grand de l'usage qu'il en fait. (*idem*: 55)

[...] les manières de faire des consommateurs sont les équivalents pratiques des mots d'esprit. (*idem*: 62)

STRATÉGIES ET TACTIQUES

L'une des distinctions conceptuelles introduites par Certeau pour décrire les pratiques quotidiennes dans leur dimension polémologique propose de situer la tactique contre la stratégie:

J'appelle « stratégie » le calcul (ou la manipulation) des rapports de forces qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir (une entreprise, une armée, une cité, une institution scientifique) est isolable. Elle postule un lieu susceptible d'être circonscrit comme un propre et d'être la base d'où gérer les relations avec une extériorité de cibles ou de menaces (les clients ou les concurrents, les ennemis, la campagne autour de la ville, les objectifs et objets de la recherche, etc.). La rationalité politique, économique ou scientifique s'est construite sur ce modèle stratégique. (1990: 59)

[...] j'appelle « tactique » l'action calculée que détermine l'absence d'un propre. [...] La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Aussi doit-elle jouer avec le terrain qui lui est imposé tel que l'organise la loi d'une force étrangère. [...] Elle n'a donc pas la possibilité de se donner un projet global ni de totaliser l'adversaire dans un espace distinct, visible et objectivable. Elle fait du coup par coup. Elle profite des « occasions » et en dépend [...]. Il lui faut utiliser... les failles que les conjonctures particulières ouvrent dans la surveillance du pouvoir propriétaire. Elle y braconne. Elle y crée des surprises. [...] Elle est ruse. (1990: 60-61)

Beaucoup de pratiques quotidiennes (parler, lire, circuler, faire le marché ou la cuisine, etc.) sont de type tactique. (1990: 47)

Dans nos sociétés, (les tactiques) se multiplient avec l'effritement des stabilités locales [...] Ces tactiques manifestent aussi

à quel point l'intelligence est indissociable des combats et des plaisirs quotidiens qu'elle articule, alors que les stratégies cachent sous des calculs objectifs leur rapport avec le pouvoir qui les soutient, gardé par le lieu propre ou par l'institution. (1990: 47)

Alors que la « stratégie » se fonde sur une appropriation de l'espace, la « tactique » va au contraire composer avec le temps:

Le « propre » est une victoire du lieu sur le temps. Au contraire, du fait de son non-lieu, la tactique dépend du temps, vigilante à y « saisir au vol » des possibilités de profit. Ce qu'elle gagne, elle ne le garde pas. Il lui faut constamment jouer avec les événements pour en faire des « occasions ». Sans cesse le faible doit tirer parti de forces qui lui sont étrangères. (1990: 46)

Les tactiques sont des procédures qui valent par la pertinence qu'elles donnent au temps – aux circonstances que l'instant précis d'une intervention transforme en situation favorable [...]. (1990: 63)

[...] les stratégies misent sur la résistance que l'établissement d'un lieu offre à l'usure du temps; les tactiques misent sur une habile utilisation du temps [...]. (1990: 63)

Mais peut-être serait-il plus juste de dire que la stratégie fait aussi une utilisation contrôlée du temps: la stratégie opérerait et se confirmerait dans la durée alors que la tactique composerait dans l'instant... Certeau n'a pas fourni d'exemples de « tactiques » tirés directement de l'univers des usages des médias audio-visuels. Nous rappellerons ici toutefois deux exemples qui lui sont chers.

Premier exemple: la lecture comme paradigme de l'activité «tactique» (de Certeau, 1990: 49)

[...] l'activité liseuse présente [...] tous les traits d'une production silencieuse: dérive à travers la page, métamorphose du texte par l'œil voyageur, improvisation et expectation de significations induites de quelques mots, enjambements d'espaces écrits, danse éphémère.

[Le lecteur] insinue les ruses du plaisir et d'une réappropriation dans le texte de l'autre: il y braconne, il y est transporté, il s'y fait pluriel comme des bruits de corps. Ruse, métaphore, combinatoire, cette production est aussi une « invention » de

mémoire. [...] Le lisible se change en mémorable [...]. Un monde différent (celui du lecteur) s'introduit dans la place de l'auteur.

Les pratiques de la lecture ont été considérées par Certeau comme un paradigme pour l'analyse des pratiques en tant que tactiques :

[...] « [la lecture] va et elle vient, tour à tour captée [...], joueuse, protestataire, fugueuse », à l'image de la réalité mobile qu'elle s'attache à saisir. (Giard, 1990 : 16)

[l'œuvre de Certeau] réussit ce tour de force de faire de l'acte de lire, image de la passivité pour tant d'observateurs et de maîtres, l'exemple d'une activité d'appropriation, une production indépendante de sens, autant dire « le paradigme de l'activité tacticienne ». (*idem* : 28)

Les pratiques de lecture ont constitué un corpus privilégié dans les analyses de Certeau. C'est à partir de ses réflexions sur la situation de lecture qu'il propose l'examen d'autres pratiques de consommation et de communication dans leurs dimensions de ruse ou de détournement. Or, cette application du modèle de la lecture à l'ensemble des pratiques quotidiennes repose sur toute une série d'équivalences épistémologiques implicites dont le bien-fondé pourrait être mis en cause, ce qui entraînerait la remise en question de la valeur paradigmatique de la pratique de lecture pour l'analyse des gestes quotidiens. Il apparaît ainsi pertinent de distinguer dans les processus de réalisation des activités quotidiennes, entre ce qui relève du contenu (texte, message) et ce qui appartient au dispositif (livre, support); ou encore, entre le domaine des pratiques (ex. : pratique du livre) et celui des normes (ex. : norme de la lecture). Si l'on veut prendre pour « paradigme » le modèle de Michel de Certeau – développée d'abord à propos de la situation de lecture – il apparaît nécessaire de se montrer vigilants et critiques vis-à-vis des équivalences que l'analyste pourrait formuler trop rapidement entre contenu et dispositif, ou entre norme et pratique¹. L'on pourrait faire ici le rapprochement avec le travail de clarification conceptuelle introduit par certains chercheurs en communication à propos de la notion d'« interactivité » qui, si l'on n'y prend garde, peut s'appliquer indistinctement aux contenus ou aux dispositifs de communication. D'où la distinction nécessaire entre « interactivité d'usage » et « interactivité de contenu » (Thierry, 1989 : 49; Jacquinot, 1993 : 31-32).

Deuxième exemple : la « perruque » comme pratique de détournement

Accusé de voler, de récupérer du matériel à son profit et d'utiliser les machines pour son compte, le travailleur qui « fait la perruque » soustrait à l'usine du temps [plutôt que des biens, car il n'utilise que des restes] en vue d'un travail libre, créatif et précisément sans profit. Sur les lieux mêmes où règne la machine qu'il doit servir, il ruse pour le plaisir d'inventer des produits gratuits destinés seulement à signifier par son œuvre un savoir-faire propre et à répondre par une dépense à des solidarités ouvrières ou familiales. (de Certeau, 1990 : 45)

Alors qu'il est exploité par un pouvoir dominant, ou simplement dénié par un discours idéologique, ici l'ordre est joué par un art. (*idem* : 46)

Cette pratique du détournement économique est en réalité le retour d'une éthique sociopolitique dans un système économique. [...] De ce fait, la politique du « don » devient aussi une tactique de détournement. (*idem* : 47)

Les recherches concrètes de Certeau et son équipe ont porté sur diverses manières de faire comme les « utilisations de ritualisations quotidiennes ou les réemplois et fonctionnements de la mémoire à travers les "autorités" qui rendent possibles (ou permettent) les pratiques quotidiennes » (*idem* : 41) et divers types de pratiques quotidiennes de consommateurs « en supposant au départ qu'elles sont de type tactique » (*idem* : 65).

Chaque proposition théorique est aussitôt mise à l'épreuve d'une pratique concrète, ici la marche dans la ville, là la description d'un lieu d'habitation, ailleurs la lecture silencieuse. Il ne s'agit pas d'élaborer un modèle général pour couler dans ce moule l'ensemble des pratiques, mais au contraire de « spécifier des schémas d'opération » et de chercher s'il existe entre eux des catégories communes et si, avec ces catégories, il serait possible de rendre compte de l'ensemble des pratiques. (Giard, 1990 : 16)

SOURCES D'INSPIRATION ET INFLUENCES

Les influences dont se réclament explicitement Certeau concernent Freud au premier chef (de Certeau, 1990 : 15-19) et aussi

Wittgenstein : « Cette œuvre disséminée et rigoureuse semble fournir une épure philosophique à une science contemporaine de l'ordinaire » (*idem* : 23-30). Il mentionne aussi Detienne et Vernant (de Certeau, 1974) dont la mise à jour de la « ruse » grecque l'a inspiré dans son approche des ruses élaborées dans les pratiques quotidiennes. Il ne faut pas oublier également Lévi-Strauss (*La pensée sauvage*) dont les propos sur le « bricolage » ont illuminé Certeau. Marcel Mauss – avec son *Essai sur le don* et sa théorie des techniques du corps – constitue aussi une influence non négligeable.

Si l'on voulait retracer une continuité paradigmatique entre son travail d'historien des croyances religieuses en Europe occidentale (au 16^e et 17^e siècles) et son programme de recherche concernant les pratiques quotidiennes contemporaines, peut-être la fascination de Certeau pour la figure historique de la fable nous fournirait-elle une clé importante. En effet, cette forme de récit s'élabore en même temps que se constitue la pensée scientifique, entre la fin du 16^e et le début du 18^e siècle. Or :

Qu'est-ce qu'une fable ? C'est un récit qui dit à son insu une vérité qu'une analyse peut chercher et trouver derrière lui. La fable est le rapport entre la vérité que dit le récit et le fait qu'il le dit à son insu. [...] Cette figure épistémologique implique un statut de la fable, à savoir qu'il y a bien dans la fable une vérité, mais que celle-ci ne peut se dire que dans un autre discours que celui qui est tenu par la fable. (de Certeau, 1983 c : 94)

Certeau retrouvera ce même type d'interprétation en ce qui concerne l'analyse du récit : ce dernier « ne s'explique pas, il se performe, il se raconte ». Le même récit s'offrira sous une forme qui variera selon les conjonctures dans lesquelles il sera raconté, selon le lieu ou les générations de conteurs. Le récit et la fable ne deviennent intelligibles que lorsqu'ils sont rattachés à un contexte.

Propp suppose que ce qui est essentiel dans le récit est sa structure. Or la structure n'est pas du tout essentielle, elle est un cadre qui rend possible des opérations mais qui n'est pas du tout les opérations. En effet l'opération consiste à changer tel ou tel détail en raison de la conjoncture, en raison du public, en raison du moment, en raison de la tactique etc., pour faire un coup avec le récit. (de Certeau, 1983 : 95)

Il y a pour Certeau, homologie entre la nature du récit et celle de la pratique quotidienne, les opérations constituant dans l'une et l'autre forme, l'expression de la créativité des pratiquants. On saisit la filia-

tion d'intérêts de recherche, de la fable mystique aux pratiques culturelles. D'ailleurs, le récit ne constitue-t-il pas la forme privilégiée de description des pratiques ? En épistémologie, Certeau a cherché à dégager des points de passage entre la forme traditionnelle du discours scientifique et cette « autre forme de scientificité que représenteraient les récits ». Certeau a cherché à dépasser une forme de monothéisme scientifique prétendant que toutes les actions humaines seraient réductibles à un seul type de logique. Certeau pratiquerait plutôt un polythéisme affirmant l'existence de plusieurs types de rationalité, de « plusieurs formalités des pratiques quotidiennes qui s'équilibrent, mais n'obéissent pas à une homogénéité ».

Il faut s'intéresser [...] à la question de savoir quels sont les types d'équilibre que l'on peut trouver entre ces différentes formes de rationalité. C'est ce problème que je m'étais posé dans *L'invention du quotidien*. Il ne s'agissait pas d'analyser les pratiques quotidiennes, même si certaines sont étudiées dans ce livre (l'habitat, la cuisine, etc). Il s'agissait de savoir comment, et moyennant quels types de modification, on peut rendre traitable en termes scientifiques ce problème. (de Certeau, 1983 : 100)

UNE PRÉFIGURATION DE NOUVEAUX TYPES DE RECHERCHES CONCERNANT LES MÉDIAS

Hormis un travail de réflexion théorique qui répondait à une commande expresse du ministère français de la Culture en 1982, Certeau et les membres de son équipe n'ont pas analysé systématiquement de corpus de pratiques quotidiennes liées à l'usage des médias audiovisuels (de Certeau *et al.*, 1983a). Notre intention ici est de discuter de la pertinence des thèses de Michel de Certeau pour aborder l'étude des médias. Dans un premier temps, nous traiterons de deux exemples concrets de problèmes de recherche à la lumière de la distinction conceptuelle entre stratégie et tactique ; dans un second temps, nous mentionnerons quelques types de travaux récents pouvant être rapprochés du cadre analytique de Certeau.

DEUX EXEMPLES DE PROBLÈMES DE RECHERCHE

En utilisant la distinction conceptuelle proposée par Certeau entre « stratégie » et « tactique », essayons de voir si ce cadre analytique

peut nous apporter une compréhension pertinente de problèmes de recherche récents tirés du monde des médias².

Premier exemple : l'implantation de la télématique en France

Lors de l'implantation de la télématique en France pendant les années 80, il y eut émergence d'un phénomène non prévu par la stratégie initiale des planificateurs du système Télétel. On assista à la prolifération de messageries qui permirent un type de communication « horizontale » (tactique) entre les usagers dans un contexte où les usages attendus étaient plutôt liés à une interrogation « verticale » de bases de données fournies par les serveurs (stratégie). Ces premiers gestes de « piraterie télématique » possédaient les caractéristiques de ce que Certeau appelle la tactique dans la mesure où ces actions de braconnage s'inscrivaient subrepticement dans les interstices d'un territoire contrôlé en principe par les planificateurs du système.

L'offre télématique (contenus, modes d'accès, procédures) répondait à une logique technocratique à l'œuvre complètement en dehors des besoins et des demandes des usagers ; la réponse de ces derniers consistait à détourner le système à leurs fins propres. Il va sans dire que ces gestes tactiques étaient provisoires et rendus possibles par le fait que le système n'avait été implanté que depuis peu. À court terme, ces pratiques de messagerie ont été complètement intégrées à la stratégie commerciale des serveurs et responsables des réseaux. Tout est rentré dans l'ordre en quelque sorte : un sujet ne peut « résister » à l'offre commerciale qu'à l'intérieur de l'espace prévu par les planificateurs et dans le contexte de stratégies marketing d'autant plus efficaces qu'elles incluent une part de « vacance programmatique » (Jouët, 1991 ; Jouët et Toussaint, 1991). Comme l'écrivait Daniel Dayan à propos des textes télévisuels offerts à l'interprétation de l'utilisateur :

Quelle que soit l'importance de la réception, elle reste tributaire de l'éventail limité des textes offerts à l'interprétation. La réception ne porte en effet que sur les seuls textes diffusés. L'activité de réception est ainsi déterminée par un agenda qui renvoie à la nature de l'offre en matière de programmation. Les meilleurs spectateurs du monde ne peuvent interpréter que les programmes qu'ils peuvent voir. (Dayan, 1992 : 151)

Il reste que l'exercice de la communication horizontale par les usagers des messageries a entraîné quand même la création d'un nouveau type de codes conversationnels (écriture informelle, vocabulaire spécifiques, syntaxe propre). C'est peut-être ici que se manifeste avec le plus

d'acuité l'émergence d'une espèce de « culture de la résistance » faites de multiples pratiques quotidiennes de communication hétérogènes se jouant des codes et systèmes imposés.

Deuxième exemple : le zapping comme tactique du téléspectateur

Face à la programmation offerte au petit écran par les télédiffuseurs (offre résultant des stratégies des responsables de la programmation des chaînes), les usagers possèdent le pouvoir de « naviguer » à leur guise entre les différents programmes ; nous pourrions parler alors du zapping comme tactique du téléspectateur. Encore ici, signalons qu'un tel type de pratiques de « résistance culturelle » est devenu toutefois, à moyen terme, le point de départ pour la conception d'une offre de programmation plus sophistiquée qui tente dorénavant de tenir compte systématiquement de ce phénomène du zapping. Mentionnons, par exemple, le fait que les messages publicitaires sont dorénavant programmés de manière synchrone d'une chaîne à l'autre ; ou encore, que la conception de ces messages se concentre sur les premières dix secondes pour tenter de retenir l'attention du téléspectateur. De la même manière, pour conserver l'audience pendant les pauses publicitaires – moment privilégié de fuite des téléspectateurs vers d'autres horizons – on fera appel aux mêmes personnages des émissions ou séries regardées, pour la distribution des rôles dans les messages publicitaires (Vernet, 1990).

Certaines recherches sur le phénomène du zapping peuvent permettre de décrire ce type de comportements des téléspectateurs comme une activité tactique d'auto-création individualisée et autonome de l'utilisateur face à la programmation offerte par les télédiffuseurs. La pratique du zapping peut être considérée comme symptomatique d'une transformation du rapport global du téléspectateur aux médias. Au regard « innocent » de l'ancien téléspectateur, se substituerait le regard critique de « celui qui sait » propre au nouveau public des zappeurs, public qui prendrait ainsi un recul important face au phénomène de la télévision (Bertrand *et al.*, 1988 : 143 ; LaFrance, 1988 : 92-95 ; Mercier, 1988 : 79-91). Une recherche empirique – réalisée à partir de données de mesures d'audience française datant de juin 1989 – montre, par ailleurs, que le phénomène du zapping apparaît dorénavant comme un phénomène massif touchant l'ensemble des catégories de téléspectateurs (Chabrol et Perin, 1992).

Il est certain que le fait d'identifier la pratique du zapping comme activité autonome de refus du téléspectateur face à la programmation télévisuelle offerte, fait apparaître une représentation relativement

limitée de ce que serait la capacité créatrice des sujets. En même temps, on peut dire que cette conception s'inscrit dans une tradition de recherches qui, par le passé, a mis en lumière le fait que les usagers interagissent souvent avec les médias par le biais d'une attention oblique. Cette expression avait précisément été utilisée par Jean-Claude Passeron en 1970 dans sa présentation de la traduction française du livre de l'un des pionniers du courant anglo-saxon des *Cultural Studies*, Richard Hoggart (1970). Celui-ci y avait développé la théorie d'une consommation nonchalante, suggérant ainsi la distance que les gens prennent vis-à-vis des informations transmises par la presse et la radio.

Avec Hoggart, nous sommes bien dans une problématique de la «résistance culturelle» du type de celle développée par Michel de Certeau. Dans le cas de la pratique du zapping toutefois, l'on pourrait soutenir la thèse que les zappeurs peuvent manifester en même temps qu'une attention nonchalante une forme de rapport obsessionnel et aliéné au petit écran. Tout se passe, en effet, comme si le zappeur manifestait une incapacité à supporter le silence d'un poste de télévision qui ne serait pas allumé; certains observateurs parlent ici d'un rapport d'assuétude (addiction) au téléviseur (Smith, 1986). En même temps, l'on ne peut se contenter de décrire ce type de pratiques hétérogènes exclusivement en termes d'aliénation. Le cadre d'analyse de Certeau suggère de dépeindre simultanément ces pratiques comme des opérations, donc comme des gestes autonomes de ruse et de créativité des sujets, gestes dont le pouvoir social est toutefois limité puisqu'ils s'effectuent dans un territoire imposé par les responsables de l'offre de programmation.

NOUVELLES APPROCHES CONCERNANT LA RÉCEPTION

Dans le domaine des recherches concernant la réception médiatique, et ce, jusqu'au début des années 80, on constatait une insuffisance des travaux orientés exclusivement vers le décryptage (sémiotique ou autre) des contenus des messages – ce qui laissait en friche tout le problème des interprétations différenciées des messages selon les catégories de récepteurs. De même, plusieurs chercheurs déploraient la pauvreté relative des analyses quantitatives s'appuyant sur les mesures d'audience puisqu'elles font fi des conditions sociales entourant la réception. Ces travaux problématisent donc trop souvent le phénomène de l'usage de la télévision hors de son contexte concret de réalisation, c'est-à-dire en n'intégrant pas ces pratiques télévisuelles à la

vie quotidienne des téléspectateurs qui occupent en même temps d'autres rôles: ce sont aussi des citoyens, des consommateurs et (dans bien des cas) des parents.

La problématique de Michel de Certeau nous invite à approcher le phénomène de l'usage de la télévision dans son contexte de quotidien. L'usage de la télévision se décrit alors comme une pratique ordinaire se déroulant dans un espace de création et d'hétérogénéité marqué par des gestes quotidiens n'obéissant pas nécessairement à la logique de la rationalité ambiante, logique bureaucratique et marchande véhiculée par les appareils de contrôle social de la «société de consommation». Dès 1980 – année de publication de *L'invention du quotidien* – la perspective critique de Certeau laisse donc entrevoir la possibilité d'études des phénomènes de réception des médias qui seraient en rupture avec les études quantitatives d'audiences comme avec les analyses de contenu, ce dernier type de recherches supposant implicitement la formulation de réponses relativement uniformes de la part des récepteurs mis en face d'un même message.

Les thèses défendues par Certeau invitent également à prendre des distances avec les travaux utilisant le modèle dit des *uses and gratifications* (U&G) (Blumler et Katz, 1974). Ce dernier modèle – orienté vers une description du type de «satisfactions» (psychologiques ou psychosociologiques) que les individus disent retirer de leurs usages spécifiques des médias – ne peut être confondu avec la problématique proposée par Certeau. Alors que le modèle «U&G» s'inscrit complètement dans une perspective psychologisante, fonctionnaliste et sans dimension critique, le modèle proposé par Certeau ouvre au contraire vers une problématisation de la résistance quotidienne – de nature sociale et politique – face à l'offre imposée par les appareils de diffusion et de consommation. Certeau offre donc matière à penser aux chercheurs qui non seulement considèrent les auditoires comme «actifs» – cela va maintenant de soi pour la plupart des chercheurs – mais qui tentent également de renouveler en profondeur le champ des études concernant la réception et qui puisent autant dans les approches ethnographiques ou la psychanalyse que dans les analyses textuelles proches du courant des *Cultural Studies* (Silverstone, 1989: 77-94).

Comme nous le signalions plus haut, Certeau n'a jamais étudié systématiquement les pratiques télévisuelles. Nous pouvons toutefois considérer la problématique de Certeau comme une préfiguration des nouveaux types de recherches qui se sont développées à propos de la réception des médias à partir des années 80. Sans vouloir tracer un lien trop étroit entre la pensée de Certeau et certains de ces nouveaux

courants de recherche, il apparaît intéressant de mentionner ici quelques types de travaux récents dont les résultats pourraient être éclairés à partir du cadre analytique de Cerateau.

Les études concernant les conversations privées à propos des émissions regardées récemment à la télévision (milieux de travail, lieux publics, domiciles) : nous pensons ici en particulier aux travaux de D. Boullier récoltant et analysant les contenus de conversations entre employés dans divers milieux de travail. Nous considérons ces travaux comme particulièrement novateurs dans la mesure où Boullier postule que l'usage de la télévision se prolonge en dehors du lieu même où le téléspectateur entre en interaction directe avec le téléviseur (Boullier et Betat, 1987).

Les analyses concernant le décodage des émissions : ces travaux se centrent sur les interprétations différenciées des messages offerts selon qu'ils sont décodés par des individus appartenant à des catégories socioéconomiques ou à des communautés ethnoculturelles différentes (Liebes et Katz, 1990). Ces approches mettent habituellement en place une méthodologie à deux volets qui compare une première analyse des contenus des messages (faite par les chercheurs) avec l'analyse des perceptions différenciées de ces messages selon les groupes d'appartenance des récepteurs. Dans ce secteur de recherches, les travaux comparatifs de T. Liebes et E. Katz – devenus rapidement des « classiques » – portent sur le décodage différencié de l'émission *Dallas* par des téléspectateurs d'Allemagne, d'Algérie, du Danemark, de Grande-Bretagne et de la Hollande ainsi que par des immigrants d'origines ethniques diverses habitant en Israël et aux États-Unis. Ces chercheurs ont insisté sur l'impact des interactions interpersonnelles et des conversations entre téléspectateurs dans le travail d'interprétation des contenus des émissions. À l'occasion de ces conversations, certains téléspectateurs comparent implicitement et explicitement les contenus de la fiction télévisée avec les conditions de leur vie réelle.

Les travaux d'observation ethnographique des membres des audiences (individus, couples, familles) qui situent le phénomène de l'usage de la télévision dans son contexte de vie quotidienne. Nous pensons en premier lieu aux travaux des sociologues britanniques D. Morley et R. Silverstone qui visent – par une observation fine des usages de la télévision à domicile – à saisir la dynamique contradictoire entre les ruses et tactiques employées par les téléspectateurs et les « généralités imposées » par une culture de masse omniprésente et envahissante (Morley, 1986, 1992 ; Silverstone, 1990, 1994). Leur approche méthodologique situe d'emblée le phénomène de l'usage des médias dans le

contexte de vie quotidienne des individus, des contraintes de la vie au foyer et de la vie professionnelle, de l'hétérogénéité constitutive du quotidien : l'ordinaire de la vie domestique, les pratiques de voisinage, l'ensemble des technologies d'information et de communication qui pénètrent la maison, les mythologies et rituels des gestes coutumiers – dont l'usage de la télévision – qui structurent les valeurs et les idéologies vécues.

Mentionnons également les travaux de l'Américain James Lull qui a très tôt insisté sur la nécessité d'une observation en profondeur de la famille en tant que « groupe naturel de visionnement » (Lull, 1990). Chaque famille développe des « patterns » spécifiques de communication domestique, qu'il s'agisse de l'usage du langage, des styles d'interactions interpersonnelles ou des manières de faire usage des médias. Des travaux plus récents de Lull se centrent sur des comparaisons entre les usages familiaux de la télévision dans différentes cultures du monde (Lull, 1988).

De nouveaux courants de recherches concernent le rapport de la télévision et des téléspectateurs à la construction d'une mémoire sociale et d'identités collectives. Ainsi P. Schlesinger, dans un ouvrage sur la violence politique et les identités collectives (Schlesinger, 1991), a réussi à lier la thématique du nationalisme à certaines traditions de recherche en sociologie des médias. Dans le prolongement de ces travaux ainsi que des réflexions de J. Bourdon (1992), nous pourrions, à titre d'exemple, formuler l'hypothèse que le rôle joué jusqu'ici par les médias dans la construction de la violence politique a consisté à contribuer directement à inclure ou exclure tel ou tel groupe terroriste de l'espace des débats publics et, par conséquent, à légitimer l'action collective de définition identitaire de certains porte-parole au détriment d'autres.

Les travaux sur les grands événements « historiques » médiatisés et ritualisés par la télévision mettent également en relief ce pouvoir rhétorique du petit écran : les événements-médias deviennent les catalyseurs d'une nouvelle perception de l'histoire chez les téléspectateurs (Dayan et Katz, 1992). Ces événements-médias marquent la conscience des téléspectateurs, s'insinuent dans la mémoire sociale d'une collectivité et contribuent à la construction de l'identité collective d'un peuple ou d'une nation.

Enfin, certaines recherches explorant l'itinéraire individuel des téléspectateurs – à l'aide d'entretiens approfondis menés sur le mode du récit de souvenirs de télévision ou du récit de pratiques individuel-

les ou familiales liées à l'usage des médias (Bourdon, 1993a, 1993b³) – mettent en lumière certains mécanismes d'intériorisation individuelle de processus sociaux à travers l'usage des médias : la mémoire individuelle d'événements télévisés joue peut-être un rôle clé dans la constitution d'une identité nationale et dans la formation de la mémoire collective d'une société. C'est ici que nous retrouvons le lien avec la problématique de Certeau : c'est à travers les récits que les téléspectateurs se racontent, qu'ils expriment leurs histoires personnelles, qu'ils constituent une mémoire qui est à la fois individuelle et sociale. « Laissez-moi vous raconter une petite histoire... » : problématiques personnelles et sociales du quotidien et de l'ordinaire de la communication qui ne peuvent se raconter qu'à travers le récit et la fable... qui n'expriment la vérité qu'à leur insu.

CERTEAU RELU PAR R. SILVERSTONE : LE TRAVAIL CULTUREL DE LA TÉLÉVISION

Comme de nombreux chercheurs se réclamant de l'un ou l'autre des courants contemporains anglo-saxons des *Cultural Studies* (Ang, 1993 ; Fiske, 1989, 1993 ; Jenkins, 1992 ; Morley, 1992 ; Morris, 1990), le sociologue britannique Roger Silverstone a perçu la pertinence de la réflexion théorique de Certeau pour qui s'intéresse à l'analyse des usages quotidiens de la télévision (Silverstone, 1989). La sociologie critique de la vie quotidienne nous avait habitués à l'idée d'une quotidienneté marquée à la fois par le poids du contrôle social et de l'aliénation mais recelant aussi simultanément la potentialité d'un dépassement et d'une transformation radicale (émancipation⁴). Silverstone nous fait remarquer que le monde des médias contient le même type de forces sociales contradictoires. Contrairement à une certaine analyse néo-marxiste (économiste) – centrée sur la propriété des moyens de communication et sur leur fonction de propagande idéologique – qui considère les contenus de la télévision comme l'expression essentiellement manipulateur d'une idéologie dominante, Silverstone insiste sur le fait que la télévision est un lieu traversé à la fois par des stratégies hégémoniques et par des tactiques de résistance culturelle. Prolongeant la pensée de Certeau à propos de l'invention du quotidien, Silverstone propose de considérer à la fois la vie quotidienne et la télévision comme traversées par une dialectique de l'idéologie et de l'utopie (Silverstone, 1989 : 84-86). Nous proposons le

schéma suivant qui ajoute quelques dimensions nouvelles à la série d'oppositions dialectiques suggérées par Silverstone.

	Vie quotidienne	
IDÉOLOGIE		UTOPIE
Aliénation		Émancipation
<u>Stratégie</u>		<u>Tactique</u>
Homogène		Hétérogène
Déterminé		Indéterminé
Ordre établi		Trajectoires aléatoires/jeu
Écriture		Oralité
Espace		Temps
CONTRÔLE		CRÉATION
	Télévision	

Silverstone (1989 : 86-92) propose en outre un schéma triadique de compréhension dialectique du phénomène de la télévision qui prendrait en compte les trois dimensions essentielles suivantes : a) les pratiques de production (lieu d'exercice des forces hégémoniques des responsables de l'offre) ; b) les pratiques de réception (qui se réalisent dans le contexte d'une vie quotidienne marquée par l'inattendu et l'hétérogène autant que par les mythes et les rituels) ; c) le texte médiatique (espace d'articulation obligé entre production et réception, nécessairement médiatisé par l'usage de la rhétorique pour l'encodage et le décodage des messages).

Silverstone propose de bonifier le cadre analytique de Certeau à partir d'une approche qui insiste sur la dimension rhétorique des impacts culturels des médias. L'« impact » de la télévision doit être ainsi analysé d'abord comme un travail culturel mettant en scène simultanément et dialectiquement les pratiques de production (enco-

dage) et les pratiques de réception (décodage), de même que les contenus apparaissant au petit écran en tant que textes. Ces derniers sont marqués à la fois par les stratégies rhétoriques d'encodage de la part des producteurs et par les interprétations subjectives des récepteurs qui les décodent au moyen de tactiques rhétoriques. Le « texte » offert par la télévision ne constitue-t-il pas un formidable réservoir de métaphores par lesquelles les divers téléspectateurs interprètent leur vie quotidienne ?

Dans un ouvrage récent où il propose une synthèse de ses travaux antérieurs concernant les usages quotidiens de la télévision, Roger Silverstone semble manifester une plus grande distance critique vis-à-vis du modèle de Michel de Certeau. S'appuyant davantage sur les réflexions d'Henri Lefebvre, Silverstone insiste notamment sur la fonction aliénante de la vie quotidienne. Il critique les métaphores utilisées par Certeau pour rendre compte des pratiques de résistance culturelle (la tactique comme jeu, l'appropriation sans propriété), les jugeant inconsistantes et susceptibles de conduire à des pratiques politiques populistes et illusives (1994 : 159-177).

POSSIBILITÉS ET LIMITES DU MODÈLE DE CERTEAU

Pour quiconque s'intéresse aux usagers des médias, la pensée de Michel de Certeau autour de l'invention du quotidien – même si elle comporte des limites évidentes – apparaît nourissante et mérite qu'on s'y attarde. Voici, en effet, un auteur qui reconnaît d'emblée les domaines de la consommation et de la vie quotidienne non comme des épiphénomènes ou comme des lieux d'exercice d'une passivité sociale – traits attribués fréquemment à ces domaines par la sociologie contemporaine – mais bien plutôt comme un lieu où l'inventivité et la création culturelle apparaissent comme possibles.

L'on pourrait soutenir que cette problématique de l'usage des objets de consommation et des activités tactiques de la vie quotidienne – du « bricolage » à la « perruque », en passant par le zapping et la distanciation vis-à-vis des médias par le biais de conversations privées – pourrait certainement s'inscrire dans la tradition des approches critiques en communication puisqu'elle recèle implicitement une dimension sociopolitique. Cette problématique pointe en effet vers la désignation des espaces de la quotidienneté – lieux ordinaires mais concrets d'expression culturelle et de résistance sociopolitique – comme vecteurs privilégiés d'opposition à la logique marchande qui

domine et s'impose aujourd'hui dans le champ de production et de diffusion des industries culturelles de la communication.

Il reste à savoir dans quelle mesure ce type de gestes d'opposition s'exprimant à travers les « à-coups » et les « tactiques » du quotidien pourrait avoir une réelle portée sociopolitique. Dans ce contexte, il apparaît intéressant de mettre en évidence une confrontation théorique permettant de contraster la position de Certeau avec celle de deux autres théoriciens des pratiques de résistance. Le projet théorique de Certeau étant d'élaborer une théorie des pratiques quotidiennes, il s'est intéressé plus particulièrement aux travaux de deux intellectuels qui avaient tenté, chacun de leur côté, un tel effort théorique : d'une part, Michel Foucault avec *Surveiller et punir* et d'autre part, Pierre Bourdieu dans *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Ces deux auteurs « se partagent un même rôle de pourvoyeurs de propositions théoriques fortes, lues de près, avec admiration et respect, discutées avec soin et finalement écartées » (Giard, 1990 : 12).

Ce qui rapproche Certeau de ces deux démarches théoriques, c'est que Foucault et Bourdieu ont tenté de théoriser à partir d'un champ de pratiques non discursives : des pratiques minuscules, anonymes, non inscrites déjà dans un discours d'acteurs sociaux. Mais ce qui éloigne en même temps Certeau de la pensée de ces deux intellectuels – Giard ira jusqu'à parler d'une anti-affinité élective (1990 : 12) – c'est une différence profonde au niveau de leurs convictions éthiques et politiques respectives. Alors que pour Bourdieu et Foucault, l'ensemble des comportements minuscules qu'ils analysent si finement les confirme dans leur conviction profonde que ces pratiques participent à une intériorisation subtile de l'Ordre social par les acteurs individuels :

On dirait que, sous la réalité massive des pouvoirs et des institutions et sans se faire illusion sur leur fonctionnement, Certeau discerne toujours un mouvement brownien de microrésistances, lesquelles fondent à leur tour des microlibertés, mobilisent des ressources insoupçonnées, cachées chez les gens ordinaires, et par là déplacent les frontières véritables de l'emprise des pouvoirs sur la foule anonyme. Certeau parle souvent de cette inversion et subversion par les plus faibles, par exemple à propos des Indiens d'Amérique du Sud, soumis à la christianisation forcée par le colonisateur espagnol. Semblant de l'extérieur se soumettre totalement et se conformer aux attentes du conquérant, en fait ils « métaphorisaient l'ordre dominant » en faisant fonctionner ses lois et ses repré-

sentations « sur un autre registre », dans le cadre de leur propre tradition. (Giard, 1990 : 13)

Dans la culture ordinaire, dit-il, « l'ordre est joué par un art », i.e. déjoué et trompé ; dans les déterminations de l'institution « s'insinuent ainsi un style d'échanges sociaux, un style d'inventions techniques et un style de résistance morale ». Soit « une économie du don », « une esthétique de coups » et « une éthique de la ténacité ». (*idem* : 15)

Il ne s'agit pas de placer naïvement Foucault du côté de l'analyse de l'Ordre et Certeau du côté de l'analyse de la résistance à l'Ordre. L'opposition entre les deux penseurs est plus subtile. Ce qui les différencie réside davantage dans leur conception de la résistance au pouvoir. Alors que pour Certeau, il y a un clivage très net entre stratégie du pouvoir et résistance à celui-ci, Foucault définira de même dans un premier temps, les pratiques de résistance comme réponses aux stratégies anonymes du pouvoir. Mais dans l'analyse complexe de Foucault, ces foyers de résistance seront en même temps les lieux à partir desquels le pouvoir s'installe et prend prise. Aussi, c'est à partir de ces lieux de résistance que Foucault analysera les effets du pouvoir. La conception du champ du politique selon Michel de Certeau – opposant quasi frontalement stratégies des appareils de pouvoir et tactiques individuelles de résistance et de contre-pouvoir – apparaît certainement plus naïve en comparaison avec celle de Foucault, du fait notamment de l'asymétrie presque caricaturale s'instaurant entre le pouvoir massif des appareils de contrôle social et les pratiques apparemment dérisoires des résistants.

Avec le temps, c'est probablement Foucault qui aura raison contre de Certeau... En effet, l'explosion actuelle de la communication marchande semble se fonder sur la prise en compte systématique dans l'élaboration des nouvelles stratégies commerciales de promotion des biens informationnels, des tactiques possibles de résistance de la part des usagers. Les exemples abordés précédemment de la piraterie télématique et du zapping ont montré combien le pouvoir de résistance des individus était limité et devait être décrit dans le contexte d'un espace communicationnel imposé par les responsables de l'offre technologique. L'anticipation des pratiques de détournement et de résistance des usagers est dorénavant partie prenante du travail de « production de la demande » effectué aujourd'hui par les responsables de l'offre des nouveaux objets techniques d'information et de communication. Par ailleurs, les pratiques individuelles de résistance sociale et culturelle ont-elles encore aujourd'hui la possibilité de se traduire

par une action collective dans la soi-disant « société de communication » ? Ne sont-elles pas, au contraire, immédiatement récupérées par des stratégies marketing de contrôle continu des tactiques ?

Notes

1. Ces propos rejoignent, par un biais épistémologique, la critique politique que R. Silverstone formule à propos de l'appropriation *populiste* que John Fiske ferait des thèses de M. de Certeau (1994 : 162-164).
2. Ces exemples ont été développés à l'occasion de deux séminaires au Département des sciences de l'information et de la communication, Université de Rennes 2 (Bretagne), les 16 et 23 février 1993. Je remercie les étudiants et étudiantes pour leurs suggestions et réflexions stimulantes.
3. Nos propres travaux actuels – à partir de récits de pratiques télévisuelles recueillis auprès de téléspectateurs et téléspectatrices du Québec et de l'Ontario – nous conduisent à explorer des voies similaires.
4. Au Québec, les travaux de Marcel Rioux se sont appuyés notamment sur cette thèse. Voir Rioux, 1978.

Références bibliographiques

- ANG I. (1993), « Culture et communication. Pour une critique ethnographique de la consommation des médias », *Hermès*, 11-12.
- BERTRAND G., de Goumay C. et P.A. Mercier (1988). *Fragments d'un récit cathodique : une approche empirique du zapping*, CNET, coll. « Réseaux », Paris.
- BLUMLER J. G. et E. Katz, eds (1974). *The Uses of Mass Communications*. Sage, Beverly Hills.
- BOULLIER D. et J. Betat (1987). *La conversation télé*, Larès, Université de Rennes 2, Rennes.
- BOURDIEU Pierre (1972). *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Droz, Genève.
- BOURDON J. (1993a), « Télévision et symbolique politique », *Hermès*, n° 11-12, Paris.
- BOURDON J. (1993b), *Le flash et le papier-peint*, rapport, INA-France Télévision, Paris.
- BOURDON J. (1992), « Le programme de télévision et l'identité nationale », *Médias-pouvoirs*, 28.

- CHABROL J.L. et P. Perin (1992), *Le zapping*, CNET, coll. « Réseaux », 2^e édition, Paris.
- DAYAN D. (1992), « Les mystères de la réception », *Le Débat*, 71.
- DAYAN D. et E. Katz (1992), *Media Events: The Live Broadcasting of History*, Harvard University Press, Cambridge.
- de CERTEAU Michel (1983a), « Les sciences sociales face à la rationalité des pratiques quotidiennes », *Problèmes d'épistémologie en sciences sociales*, vol. II, Centre d'études des mouvements sociaux, Paris.
- de CERTEAU Michel (1987a), *La fable mystique, XVI^e-XVII^e siècle*, I, Gallimard.
- de CERTEAU Michel (1987b), *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Gallimard, Paris.
- de CERTEAU Michel (1968), *La prise de parole. Pour une nouvelle culture*, De Brouwer.
- de CERTEAU Michel (1975), *L'écriture de l'histoire*, Gallimard.
- de CERTEAU Michel (1980), *L'invention du quotidien, tome 1 : Arts de faire*, UGE, Paris, coll. « 10/18 ». Réédité en 1990 par les soins de Luce Giard (Gallimard, Paris).
- de CERTEAU Michel (1980), *La culture au pluriel*. Christian Bourgois.
- de CERTEAU Michel et al. (1983b), *L'ordinaire de la communication*. Dalloz.
- FISKE John (1993), *Power Plays Power Works*, Verso, Londres.
- FISKE John (1989), *Understanding Popular Culture*, U. Hyman, Londres.
- FOUCAULT Michel (1975), *Surveiller et punir*. Gallimard, Paris.
- GIARD Luce (1990), « Histoire d'une recherche », Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, tome 1, Gallimard, Paris.
- GIARD Luce, direction (1987), *Michel de Certeau*, Centre Georges Pompidou, Cahiers pour un temps.
- HOGGART R. (1970), *La culture du pauvre*, Minuit, Paris.
- JACQUINOT G. (1993), « De l'interactivité ou quand l'audiovisuel éducatif est sommé de s'informatiser », *Les cahiers du CIRCAV*, 3, Lille ; 31-32.
- JENKINS H. (1992), *Textual Poachers*, Routledge, New York.
- JOUËT J. (1989), « Une communauté télématique : les Axiens », *Réseaux*, 38.
- JOUËT J. et Y. Toussaint (1991), *La télématique interpersonnelle*, CNET, Paris.
- LAFRANCE Jean-Paul (1988), « Apologie d'un zappeur compétent », *Communication et langages*, 76.
- LEFEBVRE Henri (1958, 1961, 1981), *Critique de la vie quotidienne*, 3 tomes, L'Arche, Paris.
- LIEBES T. et E. Katz (1990), *The Export of Meaning: Cross-Cultural Readings of Dallas*, Oxford University Press, Londres.
- LULL James (1990), *Inside Family Viewing: Ethnographic Research on Television's Audiences*. Routledge, London.

- LULL James (1988), « The Family and Television in World Cultures », dans James Lull, éd., *World Families Watch Television*, Sage, Newbury Park.
- MERCIER P.A. (1988), « Le zapping ou l'art d'accommoder les rogations télévisuels », *Communication et langages*, 76.
- MORLEY David (1986), *Family Television: Cultural Power and Domestic Leisure*. Comedia, Londres.
- MORLEY David (1992), *Television, Audiences and Cultural Studies*, Routledge, Londres.
- MORRIS M. (1990), « Banality in Cultural Studies », dans P. Mellencamp, éd., *Logics of Television*, BFI Publications, Londres.
- RIOUX Marcel (1978), *Essai de sociologie critique*, Hurtubise HMH, Montréal.
- SCHLESINGER P. (1991), *Media, State and Nation: Political Violence and Collective Identities*, Sage, Londres.
- SILVERSTONE Roger (1989), « Let us then return to the murmuring of everyday practices: A note on Michel de Certeau, television and everyday life », *Theory, Culture and Society*, 6 (1) : 77-94.
- SILVERSTONE Roger (1990), « Television and everyday life: Towards an anthropology of the television audience », dans M. Ferguson éd., *Public Communication: The New Imperatives*, Sage, Londres.
- SILVERSTONE Roger (1994), *Television and Everyday Life*, Routledge, Londres.
- SMITH R. (1986), « Television addiction », dans J. Bryant et D. Zillmann, éd., *Perspectives on Media Effects*, L. Erlbaum Ass., Hillsdale.
- THIERRY D. (1989), « Écrire pour l'interactivité », *Réseaux*, 33 : 49.
- VERNET M. (1990), « Incertain zapping », *Communications*, 51.